

FÉVRIER 1959

*Nous y arrivons, dans ces Cévennes-ci, au lendemain ou presque d'une vaste crue qui s'était emparée des rivières et avait envahi les villes. Il y avait encore dans les pylônes de la force électrique des enchevêtrements de branches et d'arbres pris dans les mailles de fer. On aurait dit des nids. Nous étions six plus des enfants et, parmi nous, un « personnage » dénommé Yves, avec lequel je passais des heures à traquer la chèvre dans les dessins qu'il « me » faisait chaque jour, vers dix-sept heures. Nous en étions là depuis deux ou trois ans, tous les deux et tous les jours ou quasiment : « lui », résolument, y allait d'un tracé qui se répéterait identique, une ligne horizontale d'où pendaient des petits traits, une dizaine ou plus, alors je disais : - un peigne ? Et lui qui avait peiné pour ce faire, de la salive en bulles au coin des lèvres, beuglait : - une chèvre !... Il riait, plutôt joyeux. A s'en référer à ce qu'il en pensait, c'était plutôt moi l'idiot qui y voyait un peigne là où il avait dessiné une chèvre. Et la farce, entre nous, ne s'usait pas, ne perdait pas son sel ; nous la retrouvions, chaque jour, et je suis à peu près certain que si Yves, tout à l'heure, passait par là, ce qui pourrait bien arriver, il doit avoir trente ans ou plus cet Yves de maintenant, et si je lui disais :*

*- Alors ?*

*il me répondrait :*

*- Alors ?*

*Alors je lui dirais, en posant une vaste feuille et un crayon entre nous sur la table :*

*- Tu en fais une ?*

*Et il s'y mettrait. J'attendrais pour dire ce que j'y verrais, sur le papier, et je le dirais :*

*- une brosse ?*

*Et il beuglerait :*

*- une chèvre !*

*A faire trembler les vitres, et savoir lequel de nous deux serait le plus content, un peu ivre plutôt de cette joie qui submerge les anciens combattants au détour d'une rencontre.*

*Il est probable que les cartes de maintenant ricochent de ces chèvres-là.*

*Ce journal que j'écris vient en légende non pas d'une carte tracée par nos mains, mais d'une photo prise d'avion. Ce lieu, dit le Séré, vu de là-haut, se présente ainsi. Je retrouve, tout en bas de l'image, la vaste maison où nous avons vécu pendant quelques années. On en voit le toit, petite tache grise rectangulaire. C'est bien sous ce toit-là que plus de mille traces successives et identiques de ce quelque chose à la mine de plomb, qui surgissait chaque jour entre nous, venait braver et le bon sens, et le langage. Tout autour, les vagues bien érodées de la chaîne hercynienne. Des Cévennes, j'en apprenais l'histoire, par bribes qui s'avéraient vivaces comme du chiendent. Les poutres de cette maison qui nous abritait étaient de ce même bois dont les galères avaient été faites.*

*Et c'est en 1970 que le Séré est devenu un des lieux de cette tentative-ci. Sur la photo, l'eau s'y voit, trace noire qui y va de ses détours et ce qui apparaît, quasiment cerné par les méandres, c'est un cirque.*

*Pour ce Cahier/13 où les « Cernes » vont apparaître comme un des caractères de*



*cette « calligraphie » qui nous est advenue ces temps derniers, il y fallait ce prélude qui tombe littéralement du ciel.*

*Quant à ce qu'il en est de « nos » trajets, on y voit sur cette image, à l'évidence, que routes et chemins se tracent tout seuls pour peu que le regard y soit suspendu, à quelque cerf-volant dont la hauteur qu'il peut prendre dépend et de son envergure et des vents du moment.*

*C'est exprès que je (passe sous) silence les moteurs.*

*Des Mirages, il en passe, qui labourent le ciel et s'entraînent à tramer éventuellement un petit morceau de notre histoire qui, à vrai dire, nous échappe.*

*Comme nous échappent, « à l'autre pôle » les méandres de ces lignes d'erre qui n'y sont pas sur cette photo-là alors qu'elles vont y apparaître, de carte en carte, tout au long de ce cahier / 3.*

*A force de la regarder, cette photo prise de tout là-haut, on peut y voir, presque au centre du cirque situé comme à l'aisselle des méandres de l'eau et des routes, un petit « cerne » qui n'est certes que coïncidence. C'est à peu près là qu'un des « nous » de ce réseau-ci existe sans relâche depuis six ans.*

Un psychiatre passant me disait hier :

- *Et Bettelheim ?*

Propos que je reçois souvent.

Que dire sinon que tout ce qui (m')arrive par les canaux de la psychanalyse me trouve rétif, rétifé, prudent au point d'en tourner prude.

Dès que je les vois venir, ces propos-là qui se reconnaissent de loin, je harde de la rétice. Mais c'est là mon histoire.

Et Bettelheim ? Bien sûr que je n'en sais rien. Il joue, me semble-t-il, de l'institution. Le divan devient péniche. Parlant d'ici, je dis radeau.

A l'origine de la psychanalyse, une trouvaille: cet *appareil à langage* dont nous sommes pourvus. Enregistrer n'y efface rien et, si j'ai bien compris, la bande s'entortille, s'emmêle, s'en mêle, alors qu'on ne lui demande rien. Et le corps trinque à en être marqué.

Si je me fie à Janmari, cet *appareil* peut n'être pas branché. Et rien qu'à le voir, cet autiste, là, éclate la prétention de la poussée du phonétique fermentant en chacun de nous. D'où l'enseigne de ces Cahiers : AU DÉFAUT DU LANGAGE qui pourrait aussi se dire : AU NOMBRIL DU MONDE.

Corps subtil, le langage est né. Il est né, le divin, du réel tout à fait vierge. Le cordon, il y a belle lurette qu'il a été avalé. Reste qu'aussi subtil qu'il puisse être, ce corps-là, nombril il y a qui ne peut provoquer en lui que de l'effroi car à le laisser voir, son défaut originel, il y perdrait son tout-pouvoir.

Alors qu'il est entendu que de *l'entendu* rien jamais ne se perd – reste à savoir ce qui s'en crée – et que cet entendu de par lui-même prolifère, nous en sommes, avec Janmari, au *vu* dont rien jamais ne se perd, et ce qui prolifère alors, faute de lettre est *repère*, un de ces mots-dérive de ce radeau bâti d'emblée pour n'être pas péniche, ou bateau, serait-il ivre ? Le langage, serait-il soulevé en montagnes crêtées, doit pouvoir venir s'y écrouler : il passera à travers et s'engouffrera dans les intervalles.

C'est dire que notre manœuvre est bien particulière. Alors que dans un bateau qui s'inspire de la coque, le souci est de colmater les brèches, le nôtre est de les maintenir, ces brèches par où le langage vient se faire peigner à l'occasion de ses élans.

Maintenir les interstices, tel devrait être le travail de ces cartes que nous traçons. Je dis bien : « devrait ». Nos « réflexes » pensés sont vieux comme le langage en nous invétére, et ces cartes qui devraient nous permettre de curer sans cesse les interstices, le langage arrive à les mâcher et à les remâcher, à les ruminer, chèvre qu'il est et papier qu'elles sont, et s'en bouche l'à-vide de ces interstices par quoi un radeau se distingue d'une coque. Et ça continue à voguer, comme si de rien n'était, sauf que voilà re-fondés et l'un et l'autre et toutes les stratégies du réciproque. Et le langage y va bon train à radouber. Nous voilà pris à écoper, faute d'avoir brisé à temps l'élan qui nous advient de colmater, qui peut en l'occurrence s'écrire : se dire. Faute d'avoir ménagé les issues par où ce se-dire se serait écoulé, nous en voilà comblés.

Et l'habitude ne s'en prend pas en quelques heures d'envisager sans terreur, que plus il y a de trous, moins l'eau rentre.



Parler carte, c'est évoquer ce *scrupule* qui importe, dans notre à-faire, tout autant que la vérité, si j'ai bien entendu, en psychanalyse, cette vérité-là y étant révélée à l'archi-pointe du mensonge.

Ici, la pointe est à son affaire puisqu'il s'agit de tracer et même de graver. Mais alors que la vérité finit par se faire jour, et arrive enfin, si le scrupule n'y est pas d'emblée et dans le cours du geste de TRACER, autant s'en éviter la peine et la joie et le passe-temps, car c'est justement le scrupule qui vient griffer la bedaine au bon endroit de l'Ubu-moi.

SCRUPULE : - « Petit caillou », dit le dictionnaire, « ancien poids de 24 grains ». Grain : - « Ancienne mesure française de masse valant 0.053 gramme », « veiller au grain : être sur ses gardes. »

Ceci lu, il me faut me séparer du dictionnaire qui parle, à propos de scrupule d'« inquiétude de conscience ». Pourtant, il s'agit bien, lors d'un tracer de quelque ligne d'erre, de l'être, consciencieux, mais d'une manière tout à fait *outrancière*. Le retors du langage peut s'en trouver surpris que la calligraphie respectueuse d'un trajet déploie des arabesques qui s'innocentent de la lettre. Nulle inquiétude dans cet à-faire. Les trajets d'un enfant autiste se font d'emblée - et alors ? - *détours* aux yeux de qui pense *direct*. Des *détours*, il en pleut sur toutes les cartes, les *lignes d'erre* s'y faufilant à qui mieux mieux à tergiverser de l'y aller.

Ce grâce à quoi le *détour* nous apparaît ne peut provenir que d'une certaine idée que le direct, ça existerait. Voire. C'est ce sacré mot de ligne qui nous a foutu dedans. Le moindre mot auto-suggère, engendre, et ça va de soi que d'avoir pensé : *ligne*, on en soit à *droite*. Et voilà que va venir se poser le problème du droit au détour.

Maître de la vérité, le psychanalyste. Je l'ai lu.

Alors il nous faut acquérir une certaine maîtrise du scrupule sans quoi TRACER ne serait que chemins qui, venant de ce que le langage peut tenir de Rome, y ramèneraient.



LES CARTES, il faut y revenir à tout moment, à ce qu'elles devraient être et qu'elles ne sont pas, prises qu'elles sont dans l'usage du réseau. Les cartes de ces derniers temps avaient un défaut. Elles transcrivaient un événement récent ; on les faisait parler ; elles tournaient toujours à raconter ce qui venait de se passer, ce qui se passait à ce moment-là. Alors que le vrai travail des cartes, et c'est là que c'est difficile, c'est de retracer la ligne d'erre d'un gamin et s'apercevoir que cette ligne d'erre *nous échappe*, que nous ne saisissons pas du tout quel peut être le projet du gamin, s'apercevoir que les lignes d'erre sont aimantées par quelque chose.

C'est donc que pour pouvoir tracer, il faut un certain temps de séjour là : encore faut-il avoir vécu proche d'un certain nombre d'enfants pour s'apercevoir qu'ils ont quelque chose de commun entre eux. Ce quelque chose de commun prend des formes surprenantes. Pour une dizaine d'entre eux, c'est feuilleter un livre, faire battre les pages. Ce feuilleter peut s'inscrire, se penser, être dit : un *chevêtre* qui est de même nature qu'un détour dans la mesure où la nécessité, la cause de ce détour nous échappent.

D'un *chevêtre* on peut donc dire qu'il est la cause qui nous échappe de ce qui nous échappe. Par exemple l'attrance pour l'eau est un fait très commun à tous les gosses autistes. De même le fait que devant une fourche de chemins il y ait arrêt, balancement. C'est un fait commun des lignes d'erre. Le terme de chevêtre désigne donc simplement ce fait qu'il y a quelque chose qui attire bon nombre de lignes d'erre.

Par exemple à Vergèle, en arrière ou à l'écart de la maison où se nouent la plupart

des trajets coutumiers il y a les restes d'un ancien four à pain écroulé. Et c'est sur ces *marches d'escalier* que se tiennent volontiers - pour voir, pour être vus ? - l'un ou l'autre des gamins qui s'y trouvent. Elles attirent leurs lignes d'erre ; on peut dire, inscrire de ce nœud-là qu'il est un chevêtre.

Mais ce n'est jamais tout. Le chevêtre c'est aussi l'eau, le feu, etc. Qu'y a-t-il de commun entre ces *chevêtres* qui provoquent des comportements ou des gestes qui nous échappent ?

- Quel rapport feriez-vous alors entre un stéréotype qui n'est ni fonctionnel ni symbolique et un chevêtre ?

Le stéréotype c'est de l'émoi manifeste. Il y a là une émotion profonde provoquée par quelque chose. C'est, dans les cartes, par ce balancer de Janmari que nous nous sommes mis à chercher ce qui pouvait faire repère. Les stéréotypes qui remonteraient de la mécanique propre de l'enfant autiste, je n'y crois pas. Tout mouvement à l'infinifit évoque l'idée d'un chevêtre possible, c'est là où l'humain apparaît. Il faudra se dire un jour que l'espèce humaine n'est pas plus con que les hirondelles, les canards ou les oies. Ce que les cartes nous permettent de découvrir c'est le *tout naturel* dont on peut penser qu'il apparaît par la vacance du langage que ces enfants-là vivent. Mais il est certain que nous ne sommes pas que des oies.

L'émoi est donc bien provoqué par quelque chose d'extérieur dans un lieu et dans un *moment* mais il ne s'agit pas de la conjugaison des personnes, mais de tout autre chose qui n'a pas de finalité.

... Les cartes de la dernière période étaient plutôt poussées à transcrire nous là. Elles servaient de béquille au fait que les lieux s'installent comme ci ou comme ça. Et les distances entre les lieux n'y sont pas pour rien. Les premières cartes de Jacques - celles de l'île d'en bas - étaient plus à l'aise sa manière de s'établir était soutenue par les autres. Alors que pour Jean et Dominique au Serret, à 25 km des autres lieux, l'accent s'est mis tout naturellement sur la structure du lieu, les cartes étaient fortifiées en quelque sorte.

D'où la nécessité de resserrer les liens et les lieux, de décançonner, de faire que la liaison entre les lieux soit plus fréquente, que Jacques étaye le réseau. C'est ce qui fait que les cartes d'aujourd'hui sont plus attentives aux lignes d'erre. Il s'agit de s'apercevoir que tout ne passe pas seulement entre une présence proche et un gamin. Il n'y a là que des *moments* bien particuliers, mais reste la toile d'araignée de l'ensemble du réseau. Et il est certain que notre *présence* dans un lieu alors que nous en sommes absents c'est du langage : le réseau c'est du langage puisque c'est la conscience que chacun d'entre nous a de la *présence* des autres. C'est pourquoi il ne faudra peut-être pas s'entêter à tracer uniquement des trajets.

En somme il faut à tout moment raviver ce qui tend à s'ensabler dans un lieu, faire que les uns et les autres soient plus attentifs à ce qui échappe au coutumier ; et pour que cette recherche soit intéressante, il faut aller jusqu'à l'hypothèse des chevêtres et se dire que s'« *ils* » nous échappent, nous conjugaison de personnes de bonne volonté, c'est vers des chevêtres qu'« *ils* ». Nous cherchent. Ils Nous cherchent là où nous ne sommes plus ; ils n'échappent pas à l'humain. L'humain n'est pas ce qu'on dit, ce que nous en disons. Bien sûr l'autiste n'est pas le représentant en personne de l'humain mais demeure pour lui cette échancrure vers le *tout naturel* qui chez nous est ensablée.

Les cartes de maintenant (Mars 1976) visent à ce que chacun se remémore de ces brefs *moments*, provoqués par la présence là d'enfants autistes et qui sont des moments d'émoi commun. En sachant qu'il ne s'agit que de moments. Une pierre à briquet n'est pas du concentré d'étincelles. Il y a des dispositifs d'existence qui se

prêtent à ces moments et d'autres qui sont pauvres en moments. Janmari est un révélateur de ces moments alors que les autres sont retenus par cette espèce de contrat que le langage instaure.

- « Foutre la paix » c'est donc n'accorder à l'enfant autiste que le plus bas degré de la liberté : celui de tourner en rond. Dédain total où l'on présuppose qu'ainsi il s'exprime et qu'on respecte un S que nous avons introduit nous-mêmes. Etablir, mettre en place des dispositifs d'existence qui étalent les gestes et choses, qui court-circuitent la relation entre deux personnes, c'est permettre des initiatives qui échappent à tout prédire et qui peuvent aussi leurrer en se donnant comme des réponses à nos adresses.

Ce que vous dites maintenant va plus loin : A l'insu de notre intention consciente Janmari exprime bien, par moments, un émoi commun. Les virevoltes de sa ligne d'erre ne sont pas seulement le signe qu'il NOUS cherche, mais aussi qu'il marque, qu'il scande à sa manière des moments qui pour nous sont toujours perdus.

- Le Corps commun n'est pas un cadastre. C'est un ensemble de moments où l'émoi n'est pas pour rien. L'immuable, ils en veulent et nous transcrivons cela en : « Il faut que chaque chose soit à sa place ». Il en faut de la quiétude mais l'immuable n'est pas de l'immobile. Le coutumier n'est pas le routinier. Bien sûr il permet que le gros des symptômes disparaisse, mais ça n'est nécessaire qu'un temps et si nous en restons là, ils en restent là aussi. Il faut faire attention à ce que peut être le hasard. Il faut faire attention à la dimension du blanc : La ligne d'erre nous échappe mais il y a de l'émoi commun à la clé.

A simplement transcrire, transposer une sensation ou un événement, on perdrait de vue la véritable démarche des cartes qui est de tracer et grâce à des tracers scrupuleux s'apercevoir de tout autre chose que ce qu'on a voulu y mettre. Par exemple au début nous tracions simplement les lignes d'erre des gamins. Puis par je ne sais trop quel réflexe, nous nous sommes mis à tracer nos trajets et ce n'est que des mois après qu'a pu apparaître l'importance du nœud de nos trajets. C'est là la différence entre transcrire une sensation et tracer pour permettre qu'apparaisse tout autre chose que du ressenti.

*Entretien avec I Joseph (7-8 Mars 1976)*